

Alès : dans les reflets de René Guiffrey au musée Pierre-André-Benoit

À Alès, l'artiste explore les notions de blanc et de transparence.

"Mon travail n'est pas de donner du sens, mais de perdre le sens", explique René Guiffrey. L'affirmation va bien au-delà de la simple formule, tant l'œuvre de l'artiste est une invitation à l'abandon pour laisser vagabonder les sens, à la fois les significations et les sensations. Déjà exposé au musée Pierre-André-Benoit d'Alès, lors de plusieurs expositions collectives, René Guiffrey est à l'honneur avec une rétrospective, quelques mois après une vaste exposition personnelle à L'Isle-sur-la-Sorgue.

L'histoire de l'art du XXe siècle est traversée par les tentatives pour représenter l'immatériel. René Guiffrey y répond à sa façon par l'usage du blanc et de la transparence, par les reflets, la lumière qui traversent des pièces minimales et jouent avec les lois de l'optique.

Le blanc et sa notion

René Guiffrey ne fait "aucune confiance à l'inspiration". Son art est matériel, une exploration, un cheminement presque sans choix. "Le travail induit le tableau qui suit. J'ai avancé à mon insu, sans m'en être rendu compte". René Guiffrey a commencé par la peinture. "Je me suis aperçu que ma palette devenait de plus en plus pâle. Il fallait sauter le pas, devenir radical". C'est ainsi que s'est engagée une recherche autour du blanc, sans connaître l'aventure menée par Robert Ryman de l'autre côté de l'Atlantique.

"En 1973, le philosophe Jean-François Lyotard a publié un article évoquant mon travail dans la revue L'art vivant. C'est la première fois que j'entendais



parler de Ryman. Et lui n'avait jamais entendu parler de moi", s'amuse l'artiste, qui se nourrit également de littérature.

On en trouve trace dans le titre de certaines pièces évoquant ses passions pour les mots de James Joyce ou Samuel Beckett. "J'aime leur détachement, la prise de distance avec le travail, la méfiance du sens et une certaine ironie, une forme de dérision", explique l'artiste, dont les modes d'expression ont évolué au fil des décennies, tout en restant remarquablement cohérents.

L'incarnation de l'immatériel

"J'ai commencé par la peinture. Puis petit à petit, j'ai lâché la toile pour explorer d'autres matériaux", tout en conservant des formes réduites "au strict minimum, les moins bavardes possibles".

Peu à peu, il est passé de la peinture au carrelage, à la céramique, au verre, au miroir, poursuivant sa quête. "Mais je ne pensais pas au verre quand je travaillais les carrelages".

De là, naît une œuvre pleine d'innombrables nuances, dont les vibrations intérieures restent mystérieuses. Dans ses grands carrés de verre, il superpose les couches, parfois peintes en blanc au revers, créant des superpositions, des profondeurs insoupçonnées dans lesquelles le regard se perd. Les reflets font d'ailleurs partie de l'œuvre de René Guiffrey, passionné par la façon dont la lumière traverse ces fines parois.

Pour que ces œuvres fragiles soient vues correctement, le musée PAB a ouvert ses fenêtres, habituellement fermées pour préserver les fragiles œuvres graphiques de la collection. En pénétrant dans les salles, quelques heures avant le vernissage, la lumière a rebondi d'une œuvre à l'autre dessinant un arc-en-ciel. L'incarnation de l'immatériel...

STÉPHANE CERRI

* Jusqu'au 12 février. Tous les jours, 14 h à 18 h. Musée Pierre-André-Benoit, rue de Brouzen, Rochebelle, Alès. 5 €, 2,50 €. 04 66 86 98 69.